

Extrait

de

Sueño[©]

(2000)

de

Stéphane GONUS

Découvrez le site du Clan **TRES PALMAS[©]**

www.trespalmas.org

Pour contacter Stéph... info@trespalmas.org

PRIMERO

Au bout de la piste de l'aéroport Bajas au nord de la Capitale espagnole, un soleil hivernal se reflétait sur la carlingue du Jumbo jet. Au moment de prendre son envol, l'énorme oiseau d'aluminium rugit et s'éleva au-dessus de Madrid. Dans les entrailles de l'appareil, une jeune femme blottie dans son siège cherchait avec insistance quelques repères pouvant la rassurer. De l'autre côté du petit couloir, qui lui paraissait énorme en la circonstance, elle dévisageait son voisin de rangée en lui montrant sa crainte passagère. D'un calme majestueux, il ne prêtait aucune attention au petit sourire avenant de sa voisine. Il continuait à lire le magazine de la compagnie aérienne qui semblait attirer toute son attention.

Dès que l'avion se stabilisa à son altitude de croisière, Leticia pratiqua quelques mouvements respiratoires pour évacuer un peu la pression de la nouveauté. Sans quitter du regard le jeune homme à ses côtés, elle fit un rapide tour d'horizon de la situation. A l'exception de celui-ci, les autres passagers ne l'inspiraient pas. Ils ressemblaient un peu trop à ce qu'elle voulait fuir l'espace de quelques semaines. La curiosité pour son voisin commençait à prendre le dessus sur toute autre considération. Leticia tentait de surmonter sa timidité qui grandissait au même rythme que son intérêt pour le jeune homme. Tout ce qu'elle pouvait apercevoir de lui la rassurait. La profondeur de son regard, la couleur brune et obscure de ses yeux, sa coiffure aussi, une coupe courte et sans excès, le tout sur un visage légèrement mat trahissant des origines méridionales. Son style sur de lui, la faisait frissonner.

Au moment du repas, elle aurait voulu aborder une conversation, mais la hantise de se faire repousser, lui infligea une vague de résignation passive. Elle feignit de se concentrer sur quelque pensée importante lui traversant l'esprit. Prise à son propre piège, au moment de boire le café, après un repas qu'elle n'avait presque pas touché, elle se rappela qu'elle n'était pas prédestinée à ce genre d'aventure. Pour la première fois de sa vie, elle partait seule à l'autre bout du monde. Une légère crispation à l'estomac lui rappela que, malgré une bonne dose de confiance en soi, le monde inconnu vers

lequel elle se dirigeait, à travers les airs, la préoccupait plus que le laissait entrevoir son sourire de circonstance.

Revenant à elle après une petite sieste agitée, une pointe d'angoisse pouvait se lire sur son visage. Sur les écrans diffusant la progression de l'appareil au dessus de l'Océan, Miami se rapprochait. Elle se rappela tout à coup, qu'en Floride, il fallait changer d'avion.

Dans la salle de transit de l'aéroport de Miami, tous les passagers du vol étaient réunis en attendant leur connexion pour les capitales d'Amérique Centrale. Managua au Nicaragua, San José de Costa Rica, Ciudad de Panama, Tegucigalpa au Honduras, Guatemala City et Cancùn au Mexique.

Malgré, les lois anti-tabac des Etats-Unis d'Amérique, les fumeurs, sevrés depuis plusieurs heures, ne pouvaient s'empêcher de tirer sur quelques cigarettes près des services sanitaires. Pablo se dirigea vers l'épais nuage de fumée persistant dans le fond de la salle d'attente. A l'abri des regards médisants, quelques dizaines de fumeurs « hors la loi » retrouvaient les plaisirs du tabac. Tirant son paquet de cigarettes d'une des poches latérales de son pantalon, il ne perdit pas de temps pour savourer, avec plaisir, une bouffée de fumée. Il partagea ce plaisir prohibé avec d'autres qui, comme lui, n'appréciait guère le rôle de paria qu'on voulait leur faire jouer dans la société contemporaine. Pablo avait d'ailleurs plusieurs fois réfléchi à cette question et ses conclusions étaient fatalistes. Si l'on devait interdire tout ce qui entrave la bonne santé de l'être humain, beaucoup de travaux faisant partie intégrante du monde admirable du travail devraient être abolis. Les charges lourdes des maçons, des livreurs, le travail en usine, au contact de produits toxiques et d'autres encore. A chacune de ses réflexions, Pablo fustigeait l'opportunisme capitaliste du moment. Si les fumeurs pouvaient mourir en une semaine et sans surcoût, il y aurait beaucoup moins de polémiques sur ce sujet.

- Bonjour. Pourrais-je avoir une cigarette s'il vous plaît ? Pablo, perdu dans ses pensées, mis quelques secondes à réagir.

- Désolé, Mais il ne m'en reste presque plus. La jeune fille, étonnée par cette réponse négative, n'en demanda pas plus et elle continua son chemin.

Pablo n'y prêta d'ailleurs que peu d'attention, seuls ces yeux vert pâle lui avait, un instant, attiré le regard.

Commandant un jus de fruits au bar, Leticia ruminait cet échec mortifiant. Elle avait tenté de nouer le contact avec l'inconnu, en surmontant sa crainte et de manière puérile. D'ailleurs, elle ne fumait pas. Elle se demandait comment elle avait pu se laisser aller à un pareil point de ridicule. Elle but une gorgée de son jus de fruit, elle s'en voulait d'être pareillement naïve, parfois, croire que ce beau jeune homme se trouvait sur son chemin, dans le même avion et qu'il n'allait avoir d'yeux que pour elle. Une pointe d'angoisse apparaissait, le moment de se prendre en charge approchait. Elle avait bien réservé un hôtel pour la première nuit, mais encore fallait-il le trouver dans une ville inconnue et nouvelle. Un seul paramètre la rassurait, les habitants du pays vers lequel elle se dirigeait parlaient aussi l'espagnol, ce qui allait lui faciliter l'existence.

En pénétrant dans l'appareil qui allait le conduire sur les Côtes de l'Océan Pacifique, Pablo reconnut la fille agréable qui lui avait demandé une cigarette quelques instants plus tôt. Il la salua rapidement et s'installa dans son siège. Elle se trouvait à ses côtés. Trop absorbé par la lecture de son magazine de surf, il ne lui prêta plus attention. Il avait attendu ce moment depuis tellement longtemps que rien au monde ne pouvait le distraire de son vieux rêve d'adolescent. Depuis le fin fond de sa mémoire, l'idée de surfer l'avait toujours fasciné. Il prenait un plaisir considérable à s'imaginer glisser sur l'océan dans un pipeline gigantesque. Le moment était venu pour Pablo de concrétiser son rêve. Depuis plusieurs années, il aurait déjà pu surfer sur la Côte Basque, mais cela ne l'avait pourtant jamais motivé au point de se laisser tenter. Ce qui l'intéressait, c'était tout : Le dépaysement, le voyage, le fait d'être seul pour vivre son rêve en autodidacte convaincu. Un autre facteur avait joué en faveur de ce voyage pour pratiquer sa passion

inassouvie, il ne supportait que faiblement les eaux froides des côtes atlantiques de son pays.

Au-dessus des Caraïbes, l'avion se dirigeait vers le Sud Ouest en direction de la Capitale du Costa Rica. Après son échec, Leticia n'insista pas et malgré la présence de ce compagnon provisoire, elle ne s'avisait pas une nouvelle fois de lui adresser la parole. Sur le moment, elle pensait même le détester, fouettée dans son amour propre. Comment pouvait-il l'ignorer à ce point ? Elle jetait de petit coup d'œil du côté de la revue avec un sourire amer. Elle, qui était si souvent sollicitée, malgré sa petite taille, ne supportait pas de n'être qu'une personne commune. Si déterminée, en ce moment à s'assumer pleinement, prenant la direction d'une nouvelle dimension, elle n'arrivait pas à se déconnecter de sa vie madrilène. Elle n'était pas camouflée derrière des copines bavardes ou intrépides, elle se retrouvait seule face à une réalité qui, pour l'instant, ne lui convenait pas. Trop habituée à profiter de circonstances favorables, l'idée même d'échec, et de résignation ne faisait pas partie de son univers habituellement surprotégé. Leticia était la digne descendante d'une famille de la bonne société, d'ailleurs, son projet de voyage avait provoqué quelques remous. Son père défendant des valeurs néo-machistes et sa mère plutôt libérale. Un bon père de famille ne laissait pas sa fille unique partir seule à l'autre bout du monde. Leticia n'avait même pas prêté attention à ses discours, elle savait que ce genre de raisonnement était monnaie courante. Elle avait juste poliment écouté les conseils paternels pour ne pas couper le cordon ombilical qui lui assurait des études universitaires. Liées à ce voyage, ses études de droit ne l'absorbaient plus vraiment, elle tentait là un break salutaire. Elle ne savait plus si les choix qu'elle avait fait il y a quelques années venaient d'elle ou de son père, lui-même avocat. Ce voyage devait être le début d'une ère d'indépendance progressive et de prise de conscience de sa valeur réelle. Leticia se doutait bien que trois petites semaines n'étaient pas suffisantes, mais comme début, il ne fallait pas demander l'impossible. Malgré les petits désagréments dûs à sa nouvelle normalité, il fallait bien commencer un jour et ce jour était venu.

Amorçant sa descente sur San José, quelques turbulences réduisirent les passagers à un silence lourd d'angoisse. Les lumières de la ville tremblaient à l'intérieur des hublots. Les quelques passagers pris par surprise dans les sanitaires regagnaient, péniblement, leur siège. Quand l'avion posa ses roues sur l'aéroport de San José, quelques applaudissements retentirent dans les rangées de l'appareil. Les passagers libéraient enfin leur angoisse.

Les formalités douanières ne prirent que quelques minutes. Aucun contrôle des bagages n'était prévu. Pablo, impatient de passer aux applications pratiques, pensait trouver à la sortie un bureau de change et une information touristique pour le renseigner sur la marche à suivre pour atteindre la plage tant désirée de Tamarindo. Il n'avait pas pris la peine de prendre un guide de voyage sachant pertinemment ce qu'il était venu chercher : la vague. Sans s'en rendre vraiment compte, il se retrouva à l'extérieur du bâtiment. A cet endroit, une nuée de chauffeurs de taxis surexcités hélait les touristes au teint blêmi par ce voyage exténuant. Il se retrouvait là, sans le moindre colon, ni dollar. N'ayant que son intuition comme alliée, sans même réfléchir, il se dirigea vers sa voisine de voyage qui parlait avec un chauffeur.

- Excuse-moi !! Tu parles espagnol ? Il venait d'interrompre les palabres de la jeune fille au regard émeraude.
- Oui. Leticia le regardait avec un air de défiance, il osait venir vers elle.
- Sais-tu où je peux changer mon argent. Je n'ai même pas de liquide. Et pour le taxi ou le bus comment fais-tu ?
- L'office de change est fermé, l'aéroport est en travaux et l'automate pour les cartes de crédit ne fonctionne pas d'après ce monsieur. Elle savourait ce moment pleinement, celui de la revanche.
- Sais-tu où tu vas ? Tu as des dollars ? car là, je suis complètement largué. Avoua Pablo, d'un ton humble et presque honteux.
- Oui, j'ai une chambre d'hôtel réservée, et j'ai aussi dix dollars pour le taxi, c'était écrit dans mon guide. Elle montra d'un air triomphant le guide touristique qu'elle tenait à la main.

Après quelques secondes de réflexion, Pablo dans une impasse totale, les autres voyageurs ayant déserté rapidement les lieux, proposa :

- Peut-être que je pourrais venir avec toi jusqu'à ton hôtel, là-bas, je pourrai changer un chèque de voyage, te rendre la moitié du prix du taxi et de là, me chercher un hôtel bon marché ?
- D'accord. Si cela t'arrange, nous pouvons faire comme ça. Répondit Leticia, après avoir fait languir Pablo pendant un moment.

Un poids venait de tomber de ses épaules, Pablo se sentait plus léger. Il savait qu'il avait péché par insuffisance. Une chance que cette inconnue se trouvait là, cela lui évitait des tracasseries inutiles, surtout après un voyage de quinze heures. Il retrouva le sourire et un peu de bonne humeur, il grimpa dans le taxi en suivant Leticia au plus près. Il n'avait pas envie de perdre cette nouvelle relation opportune.

Le taxi orange fonçait sur l'autoroute entre les villes d'Alajuela - San José, à l'intérieur de celui-ci, l'ambiance était décontractée. Pablo venait de proposer une cigarette à Leticia, après un moment de crispation légitime, celle-ci avait gentiment décliné l'offre du jeune homme. Pablo n'avait pas tout compris, il ne lui semblait pas qu'il avait sombré dans la folie en quelques heures, mais naïvement, il ne chercha pas plus loin. Le plaisir de sentir que les événements prenaient forme lui apportait suffisamment de satisfaction pour ne pas prendre garde aux détails. Comme s'il humait déjà les embruns de l'océan Pacifique, il passait, de temps à autres, la tête en dehors du véhicule, pour aspirer de grandes bouffées d'air frais. La température sur le plateau central du Costa Rica n'était pas des plus torride. Le vent distillait une fraîcheur sèche et pénétrante. Le taxi tournait dans les rues désertées du quartier de Sabana Sur. Après s'être arrêté auprès d'un confrère pour vérifier s'il prenait la bonne direction, le chauffeur stoppa devant un complexe d'appart-hôtel à la végétation et au style colonial soigné.

Leticia, soulagée par un début de voyage sans encombre, régla le chauffeur avec son billet de dix dollars, le portier présent se chargea d'ouvrir la grille. En pénétrant à l'intérieur du patio, Pablo ne pu s'empêcher de faire un commentaire :

- Eh, eh, il y a des personnes qui ne s'ennuient pas dans la vie ! Tu savais que tu venais dans un endroit comme celui-ci ? demanda-t-il surpris par la beauté du lieu et même un peu jaloux.

- Non, c'est un ami de mon père qui a réservé pour moi. Mais je vois que c'est pas mal du tout. Peut-être un peu trop éloigné du centre. Fit-elle d'un air désinvolte.

Alors qu'ils pénétraient tous deux dans l'officine qui servait de réception, Pablo avait déjà une petite idée derrière la tête, mais le moment n'était pas encore venu d'en faire part à sa compagne de voyage.

- Bonsoir.
- Bonsoir, bienvenue. Vous avez fait bon voyage ? Répondit un type assez grand, aux traits fins, qui se tenait derrière un comptoir.
- J'ai une réservation pour une nuit, au nom de Marquez. Affirma Leticia avec assurance.
- Exact. Nous vous attendions, le prix de la chambre avec le petit déjeuner est de quatre-vingt dollars plus les taxes. Voulez-vous payer avec la carte de crédit ou en liquide ?
- Peut-on changer les chèques de voyage ? demanda Pablo coupant le cours normal des événements.
- Bien sûr, nous prenons une commission de deux pour cent. Voulez-vous un lit matrimonial ou des lits séparés ?

Cette question prit totalement de court Leticia. Ses joues commençaient à se teinter de rose, et une bouffée de chaleur prenait possession de son bas ventre. Sans qu'elle n'intervienne, son début de voyage prenait tout à coup des couleurs et de la profondeur.

Pablo ne laissa pas passer pareille occasion, exténué par le voyage, il ne se sentait pas le courage de rechercher un autre endroit pour passer la nuit. Malgré un prix exorbitant en comparaison de son budget, il était décidé à se laisser entraîner dans la facilité.

- Un instant. S'il vous plaît ! demanda-t-il au réceptionniste.

Pablo recula de quelques mètres, et demanda à Leticia de le rejoindre. Cherchant une sorte d'intimité de circonstance, il alluma une cigarette et prit un air sérieux.

- Excuse-moi, mais je ne sais même pas ton nom ?
- Leticia et toi ?

- Moi, c'est Pablo. Enchanté ! Il souriait et tentait d'utiliser son charme naturel. Il continua sur ce ton qui, d'habitude, lui allait si bien. Un mélange de gravité et de douceur presque timide.
- Si tu es d'accord, on pourrait se partager une chambre pour une nuit, cela serait plus économique, et l'on pourrait faire connaissance. C'est aussi pour cela qu'on voyage ? Non ?

Cette dernière phrase résonnait dans l'esprit de Leticia comme une opportunité unique de se valoriser un peu aux yeux de ce jeune homme qui ne l'avait, à aucun moment, laissée indifférente. Son corps élancé, son air mystique et passionné jusqu'à en oublier le monde et la vie autour de lui faisant le reste, elle accepta sans hésitation.

- Pourquoi pas ? d'accord. fit-elle sans laisser paraître la moindre émotion. Je paye avec la carte de crédit et tu me rends en colons. Si cela va pour toi, pour moi aussi.

Après avoir changé ses chèques et effectué quelques calculs mentaux rendus difficiles par la fatigue du voyage, Pablo rendit quinze mille colons (équivalents à cinquante dollars américains) et il en profita pour commander deux bières au réceptionniste qui regardait, avec étonnement, ce couple qui lui semblait marginal.

Tous deux soulagés par la tournure des événements, Ils prirent possession de leur chambre. Située à l'étage, la vue sur le patio verdoyant et illuminé de quelques spots, au milieu duquel, se trouvait la piscine était comme magique. Aucun des deux n'avait imaginé commencer leur voyage de la sorte.

Leticia, à peine installée, se dirigea vers la salle de bain pour prendre une douche ravigotante. Avec le consentement de la jeune femme, Pablo en profita pour lui subtiliser, pendant quelques instants, son guide de voyage.

Il s'installa sur un banc disposé devant la chambre et commença ses recherches d'informations sur Playa Tamarindo. Entièrement absorbé à décortiquer ce qu'il lisait, il ne prêtait plus attention à la présence de Leticia. Il savait à présent qu'un bus partait pour Tamarindo à trois heures de l'après-midi. Malgré tout, cette information ne lui convenait pas car l'arrivée prévue se situait aux alentours de vingt et une heures. Il chercha une autre

solution. Des bus partaient en direction du Nord Ouest du pays à destination de la ville de Santa Cruz à huit heures du matin, il choisirait cette option. Santa Cruz, distante de seulement d'une quarantaine de kilomètres de Tamarindo devait être reliée par un transport quelconque. C'était décidé, le lendemain, il prendrait le bus pour Santa Cruz dans l'Etat de Guanacaste.

Leticia réapparut un instant plus tard. Elle vint s'installer aux côtés de Pablo. Les cheveux en pagaille et encore humides faisaient ressortir son visage finement dessiné. Il lui proposa une bière qu'elle accepta avec un sourire maintenant convaincu. Elle s'était auto-motivée sous les filets d'eau chaude, pour ne plus prendre l'initiative. Elle voulait laisser se dérouler naturellement et dans l'ordre des choses les événements. Ce n'était pas à elle de prendre les rênes, mais à l'homme, de se montrer conquérant et audacieux.

- Que vas-tu faire pendant ton séjour ici ? demanda-t-il.
- Je vais visiter les parcs nationaux, la nature. Je suis ici pour trois semaines et j'aimerais bien découvrir un maximum de toutes les beautés naturelles du Costa Rica. Et toi ?
- Moi, je suis ici pour surfer. En réalité, pour apprendre. C'est un vieux rêve et je vais le concrétiser. Normalement, je vais passer deux semaines à Tamarindo C'est une plage sur la Côte Pacifique, un peu au Nord. Je pars demain matin, il y a un bus qui va dans la région à huit heures du matin. A propos, tu as un réveil avec toi ? Je suppose qu'une fille organisée comme toi doit en avoir un.
- Oui, de toute manière, je me lève de bonne heure, je veux aller voir le volcan Poàs, il se trouve à environ cinquante kilomètres d'ici. J'ai demandé au réceptionniste, il y a un tour organisé qui coûte vingt dollars et qui part demain matin à sept heures. Je vais donc me lever à six heures. No problema. Et tu viens d'où ? De Madrid ? demanda Leticia prise d'une curiosité aux accents futuristes.
- Oui, je vis près du Stade Santiago Bernabeu et je travaille comme serveur dans une cervceria. Et toi ?

- Moi ? après une petite hésitation, Leticia continua, je vis près de la station Moncloa, mes parents me loue un studio là-bas et j'étudie le droit. Mais je ne suis plus très sûre d'aimer cela. Tu es fan du Réal Madrid, je suppose.
- Oui, mais je ne peux jamais aller voir les matchs car ils ont lieu les jours où nous travaillons le plus. C'est comme ça. C'est la vie... il paraît.

La discussion continua sur un faux rythme. Leticia ne voulait laisser apparaître aucun intérêt pour lui, elle se retenait. Cette rencontre, même si elle allait à l'encontre de ses désirs d'indépendance, la rendait heureuse. Elle voyait en Pablo un grand moment de liberté avec juste ce qu'il fallait de rassurant. De plus, vivre une relation avec quelqu'un venant de la même ville d'origine l'excitait beaucoup. Elle voulait que les aiguilles du temps s'arrêtent pour quelques heures ou quelques jours. Le sommeil, en cette nuit du mois d'avril lui semblait un acte superflu, inutile, et improductif. Elle savait qu'elle devait saisir la balle au bond. A la première ouverture, elle devait montrer, sans excès, quelques-uns des desseins qu'elle envisageaient, sans se livrer bêtement, à travers des considérations trop sentimentales qui pouvaient faire fuir l'être convoité.

Malgré les injonctions silencieuses de Leticia, le temps courait et Pablo, ne voyant pas les événements d'un œil libidineux, recommençait à se perdre dans ses rêves de surfeur intrépide, il n'oubliait pas que le lendemain, il se devait d'être en forme, vif et actif. Il se décida, en terminant sa bière, à s'allumer une cigarette et annonça à Leticia son intention de rejoindre le monde des songes. Elle faillit lui demander : Pourquoi si tôt ? Pourtant elle se ravisa aussi promptement que l'idée de le questionner lui était venue. Elle inclina son visage avec un clin d'œil discret comme pour mieux approuver le choix de son compagnon de chambrée.

La fraîcheur de la nuit se faisait sentir. Le retour à l'intérieur était même recommandé en cette heure avancée de la soirée. Pablo, succombant à une saine fatigue, s'affala sur son lit, il n'avait plus d'ambition pour prendre une douche. Il somnola pendant quelques minutes bercé par quelques vagues imaginaires.

La vision de sa compagne de voyage en tenue nocturne lui coupa toute envie de dormir, comme s'il la voyait pour la première fois, toutes sensations retrouvées, il admira la fraîcheur d'un corps proportionné à merveille. A ce moment-là, il se questionna. Comment avait-il pu négliger de cette façon une fille d'une telle beauté limpide ? Il s'en voulait. Il l'admira encore quelques minutes. Elle lisait le guide de voyage, assise en tailleur. Ses cuisses fines et musclées ne cessaient d'attirer l'attention de Pablo. Elle sentait bien que les rôles, tout à coup s'inversaient. Astucieusement, elle ne lui laissa pas le loisir d'admirer plus longtemps sa silhouette. Prétextant une crise de sommeil aussi soudaine qu'imprévisible, elle en profita pour éteindre la lumière puis elle se glissa délicatement sous les draps. Sa mission accomplie, elle se félicita d'avoir enfin suscité de l'intérêt chez Pablo. Persuadée d'avoir conquis ces faveurs dès le lendemain matin, elle se laissa emporter dans un sommeil rempli de réconfort.

Quand la lampe placée sur la table de nuit entre les deux lits s'éteignit, Pablo n'en revenait toujours pas de n'avoir pas constaté auparavant cette finesse naturelle chez sa voisine de chambre. Il se remémorait les dernières images qu'il venait de capter d'elle. Un visage fin, des cheveux mi-longs tournoyant dans toutes les tonalités du châtain foncé. Un regard d'un vert limpide comme l'émeraude et un corps fait de courbes pleines sans manque ni excès. Pour retrouver le sommeil, il dut retourner, mais cette fois de façon volontaire, à ses pensées venant de l'océan. Il se persuada qu'un seul objectif pouvait occuper son temps, et que celui-ci, de manière naturelle, se nommait : le Surf. Il ne voulait même plus avoir de pensées pour elle, il devait se résoudre à une seule activité, prendre la vague. Se voyant sur une grande déferlante, admiré comme un dieu depuis la plage par des groupes de jeunes filles en complète émotion, il retrouva le sommeil d'où il était sorti pour se frotter aux formes concrètes de la vie.

Au petit matin bien avant que le réveil ne sonne, le chant des oiseaux du voisinage réveilla les occupants de la chambre numéro treize. Le décalage horaire n'ayant pas encore été absorbé, Pablo fut le premier en action. Il prit la direction de la salle de bain, sous le regard bienveillant de Leticia qui lui

souhaita le bon jour. Sous les vapeurs d'une douche attendue, Pablo se concentra sur les paramètres de sa journée de voyage. Il ne devait pas tergiverser s'il voulait attraper son bus de huit heures. Les aiguilles de sa montre indiquait déjà six heures et demi. S'étant rasé de près et parfumé abondamment, prévoyant un voyage sous la chaleur, il prit un soin particulier à choisir un short qui découvrait ses mollets musclés. Ses abdominaux bien dessinés firent tourner la tête à sa voisine assise sur le lit pour mieux capter les scènes vestimentaires de Pablo. Elle aurait voulu lui parler, le convaincre de rester avec elle, de changer de programme, mais elle sentait que ce projet de surf lui tenait beaucoup trop à cœur pour accepter le moindre consensus. D'ailleurs, son attitude résolue et déterminée ne lui indiquait aucune ouverture.

Il l'attendit sur le banc en bois au dehors, il en profita pour fumer sa première cigarette. Leticia sortit quelques minutes plus tard vêtue d'un pantalon Kaki et d'un chandail gris anthracite. Elle avait souligné ses grands yeux verts d'un trait de col. Ses lèvres aussi avaient subi quelques retouches artificielles. Un rose brillant relevait son sourire immaculé, elle était tout simplement stupéfiante. En cet instant, Pablo fut plus incertain que jamais. Il se demandait qui pouvait lui avoir jeté un sort. Dans son esprit parfois simpliste, il s'était souvent vu, seul, sur la vague. Il n'avait jamais imaginé croisé le chemin d'une déesse, encore moins venant de la même ville que lui. Ils traversèrent le patio en silence, de l'autre côté se trouvait la salle de déjeuner. Celle-ci était joliment décorée de végétation tropicale, de tapisserie aux teintes pourpres de tradition locale. Les quelques tables parsemées dans la pièce ouverte sur le patio étaient toutes occupées. Un groupe de touristes allemands siégeait dans les lieux. Une attente de quelques minutes fut nécessaire pour qu'ils puissent enfin s'installer. Au milieu de la pièce trônait un buffet typiquement Costaricien. Leticia demanda quelques renseignements à une des cuisinières présentes, sur les aliments disposés dans les auto-cuiseurs. La serveuse un peu forte, toute contente de pouvoir parler dans sa langue natale, donna les précisions avec un réel plaisir. Dans le premier bac se trouvait le célèbre « gallo pinto », mélange de riz, de haricots noirs et relevé de quelques feuilles de coriandre.

Dans le deuxième, des œufs brouillés avec du jambon, et dans le troisième, des saucisses germaniques, spécialement prévues pour la colonie présente. Tenant chacun leur assiette dans une main, ils se servirent d'un peu de tout. Ils accompagnèrent ses mets d'un café au lait. Pendant le déjeuner, les langues restèrent plus occupées à diriger la nourriture qu'à produire des sons. Terminant difficilement leur assiette, Pablo se décida malgré tout à entrouvrir une porte.

- Bon, Leticia. Je crois que le moment de nous séparer est venu. Mais si tu veux passer un moment à la playa, je me trouve à Tamarindo pendant deux semaines. Donc, si une envie te passe par la tête, No problema, avec plaisir même.
- Ecoute, c'est très sympa, mais je crois que je vais m'en tenir au plan prévu. J'ai besoin d'être un peu seule en ce moment, mais en tous cas, merci pour l'invitation.

En son for intérieur, elle piaffait d'impatience, malgré cela, elle se résigna à ne pas à répondre par l'affirmative. Alors qu'elle voulait créer le contact, il ne l'avait même pas vue et maintenant, il voulait qu'elle vienne avec lui à Tamarindo. Ce n'était pas comme cela que les événements devaient se dérouler. Pour elle, une simple question de principe, il devait la mériter. Il n'avait jusqu'alors rien prouvé, ses seuls atouts restaient une petite gueule de Bello et un corps correspondant. Elle venait de décider que cela ne lui suffisait plus. Il lui faudrait bien d'autres choses pour daigner faire le moindre geste dans sa direction.

Ils remontèrent dans la chambre pour se préparer, Pablo chargea son sac à dos, tandis que Leticia remplissait un petit sac avec le matériel de la touriste avertie. L'appareil photo dernier modèle, un coupe-vent, le guide et une petite bouteille d'eau en plastique. Lunettes armées sur la tête, elle était prête pour sa première expédition au Costa Rica. Ils descendirent ensemble jusqu'à la réception, là, elle devait patienter jusqu'à l'arrivée du minibus quelques minutes plus tard. Rassurée par l'absence des touristes allemands, elle fit la bise à Pablo, lui souhaita bonne chance et s'enfila dans l'officine de réception.

Pablo resta quelques instants immobiles, il ne comprenait pas encore comment tous c'était déroulé, il se résolut à sortir sur la rue pour trouver un taxi. Il se demandait pourquoi Leticia avait mis tant de promptitude dans la séparation, comme si elle avait été soulagée de son départ rapide et sans fioritures.

Il se résolut à poursuivre son périple mais, visiblement, interloqué par ce départ matinal aussi peu naturel que satisfaisant. Un taxi s'arrêta, il pénétra et s'installa à l'arrière de véhicule mais il ne sut que dire pendant quelques secondes. Ses neurones reprirent le dessus sur sa déception.

- Bonjour Señor ! Lança le chauffeur.
- Holà. Au terminal d'autobus pour Santa Cruz. S'il vous plaît.

Le taxi tournoyait dans les rues à sens unique de la Capitale. Pablo, laissant de côté l'épisode précédent, observait avec attention les rues et les habitants peu nombreux à cette heure-ci. En vérité, il ne regrettait pas de quitter si rapidement San José. De l'intérieur de son taxi, ce qu'il apercevait ne l'inspirait nullement. La ville, sans charme particulier, faite de rues perpendiculaires et d'une propreté douteuse, engorgée par un trafic incessant, ne faisait pas partie de ses lieux de prédilection. Il le sentait suffisamment pour être satisfait de partir pour la plage. Le chauffeur, profitant de ce client qui ne s'occupait pas vraiment du chemin, en profita pour allonger sensiblement le trajet. Feignant de ne pas vraiment savoir, il s'arrêta même vers un confrère pour accentuer sa crédibilité, au cas où. Son client avait l'esprit ailleurs et pour une fois, au moment de régler le trajet, les deux parties étaient satisfaites. Sortant du taxi, Pablo se retrouvait devant un petit magasin faisant office de terminal de bus. Il se trouvait, sans le savoir, tout près du centre ville de San José, dans le quartier où tous les bus costariciens avait leur point de départ et de chute. La grandeur du pays facilitait grandement le choix des destinations pour les voyageurs indépendants, le plus long trajet à l'intérieur des frontières nationales ne durait au maximum que huit heures. Il s'avança jusqu'à une petite cage vitrée dans laquelle se trouvait une petite femme rondouillarde. Elle dépassait à peine de son guichet. Achetant son billet, il en profita pour s'assurer qu'un bus faisait bien la navette entre Santa Cruz et Tamarindo.

Ayant reçu l'aval de la femme, il prit le temps de se désaltérer avant son premier voyage en bus hors d'Espagne. Malgré un départ imminent, il ne pouvait s'empêcher de ressasser les dernières minutes en compagnie de Leticia. Tirant sur sa cigarette, debout devant le bus qui allait le transporter vers les vagues du Pacifique, il ne voyait plus personne. Perdu dans des pensées de contradiction consumée, même les vendeurs de journaux et autres gadgets, en le frôlant continuellement, ne l'importunaient pas.

Sur le coup des sept heures, l'aide chauffeur, une personne d'un certain âge connaissant toutes les ficelles du métier, rameuta les passagers à grands cris. Accroupi près de la soute à bagages, il souhaitait la bienvenue au passager, prenait les bagages d'une main sûre, apposait une étiquette sur ceux-ci, redonnait la partie revenant au passager et déjà, saisissait le bagage suivant. Après avoir terminé sa tâche première, il se posta devant la porte du bus puis siffla une ou deux fois pour signaler que les passagers pouvaient embarquer. Sous sa petite moustache grisonnante, il y avait toujours un petit sourire ou un clin d'œil pour le passager présentant son ticket. Bientôt, ce fut au tour de Pablo, il tendit le ticket. En retour, le vieil assistant le gratifia d'un « Pura vida » local. Il apprécia immédiatement cette phrase, résumant avec simplicité l'optimisme et la simplicité du peuple costaricien. Il monta dans le bus et s'installa dans le siège correspondant au numéro de son billet. Dès le moment où il s'était assis, Pablo avait compris que la première partie du trajet n'allait pas être une partie de plaisir. A ses côtés, un vieux paysan chiquait et crachait sur le sol de façon méthodique. Cela amenait ce côté exotique que recherchaient souvent les voyageurs en mal d'émotions. Il trouvait par contre le confort un peu moins engageant. Il ne lui semblait pas être particulièrement grand, mais visiblement, l'autobus, pourtant récent et bien conservé, avait probablement été conçu au Costa Rica, et exclusivement à l'usage de ses habitants. Tentant de trouver la position la moins inconfortable, il se résolut à se positionner de travers, n'osant imaginer le calvaire des voyageurs plus grand que son mètre soixante quinze. L'assistant recompta encore une fois tous les passagers, et donna le signal du départ au chauffeur. Le soleil brillait déjà dans les faubourgs parsemés de maisonnettes en briques surplombées de toits en

tôle. Le vieux, appuyé contre la porte de l'autobus, astiquait avec précaution et avec une attention de tous les instants, les lunettes de soleil du chauffeur, pourtant, ce dernier était bien plus jeune que lui. Il les lui donna avec un sourire de satisfaction. Ensuite, alors que le bus atteignait l'autoroute, il sortit de sa sacoche une bouteille d'eau bien fraîche et un sandwich qu'il partagea avec le pilote. Pablo se perdait, l'esprit léger, à observer ces scènes où le moindre geste fait partie d'un rituel entre les deux hommes responsables du véhicule. Le long de l'Autopista en direction d'Alajuela, en dépit d'un trafic dense, le pilote s'arrêtait à presque tous les arrêts. Le but évident de ses manœuvres périlleuses était de remplir au maximum les espaces encore libres. Pour l'occasion, il s'agissait de remplir le couloir central. Ce fut fait rapidement. En quelques arrêts, les compères avaient parfaitement rempli leur mission. Plein à craquer, une chaleur poisseuse commençait déjà à envahir l'espace aidée en cela par la complicité du soleil et des vitres du véhicule. Pablo s'assoupit quelques instants. L'amorce des premiers virages serrés annonçant la descente sur les côtes Pacifique le fit revenir à lui. Le Bus quittait la vallée centrale, la végétation changeait peu à peu, tout comme la chaleur dans le véhicule. A la place des pins et des feuillus des précédents kilomètres, les bananiers et autres arbustes tropicaux avaient pris possession du paysage. Son compagnon de rangée chiquait toujours, et à chacun de ses crachats, Pablo redoutait l'irréparable erreur de trajectoire. Remontant vers le nord, le pilote stoppait souvent son engin pour des transbordements incessants de passagers. Son habileté à piloter donnait régulièrement des sueurs froides aux passagers les moins habitués à utiliser les transports publics. Pablo en faisait partie. Après cinq bonnes heures de ce trajet, le copilote annonça triomphalement l'arrivée à bon port. La chaleur régnant dans Santa Cruz était tout bonnement infernale. Récupérant ses bagages, il se dirigea vers le premier bar en vue d'ingurgiter un peu de liquide frais. Il s'installa et commanda un soda. A peine servi, il le but d'une traite sans même sentir le pétilllement du gaz carbonique. Il en recommanda un autre, puis s'alluma une cigarette bien méritée. Sa sueur le trempait, son T-shirt ressemblait à un chiffon puant. De son propre nez, des gouttes tombaient sur la petite table en taule bleue

devant lui. Son corps entier suintait de liquide salé et odorant et ce, malgré ses efforts du matin, pour éviter ce genre de désagrément. En réglant la note, il demanda où se trouvait le terminal de bus pour Tamarindo. A sa grande surprise, la patronne du petit restaurant ne sut lui répondre malgré la petite taille de la ville. Pablo demanda encore à deux autres personnes se trouvant à proximité. Les informations contradictoires qu'il récoltait ne l'avançaient guère dans ses recherches. La chaleur accablante, étouffant cette ville emplie de poussière, le poussa, après avoir tourné comme une bourrique dans les rues, dans des directions opposées, à demander plusieurs fois son chemin. Finalement, se ralliant à la majorité, il prit une rue en direction de l'est. Il déboucha sur une place, entourée de chemins en terre, à l'extérieur de la ville où se trouvait le fameux terminal. Sur les bancs en béton, des femmes, chargées comme des mulets de provisions de toutes sortes, attendaient patiemment l'heure du départ. Elles étaient accompagnées d'une ribambelle de gamins courant dans tous les sens. Quelques vieux paysans flétris par des années de dur labeur discutaient de problèmes que seuls comprennent les hommes des champs. Assis lui aussi sur un bout de banc, Pablo attendait le bus, encore une bonne heure d'attente avant de définitivement prendre le chemin de l'océan. Il découvrait, dans ce terminal du bout du monde, quelques scènes de la vie quotidienne qui lui apportaient un peu de fraîcheur. Les polémiques des uns, les rires des enfants à la peau mat, les nuages de poussières suivant la course des voitures roulant par habitude, la chaleur l'entourant avec force, tous ces éléments lui faisaient redécouvrir peu à peu des valeurs en voie d'extinction dans les cités modernes où tout geste ou action doit avoir un but, doit exister pour produire quelque chose de palpable, de concret. Un ancien bus scolaire jaune vieilli venant directement des plaines du Vermont apparut dans un nuage poussiéreux. La passivité apparente fut rompue à la vision de l'engin, toutes les personnes présentes, prises d'une crise d'excitation soudaine, récoltèrent leurs sacs et autres cabas débordants. Dans une frénésie générale, tout le monde se mis en file indienne à l'emplacement exact où vint quelques secondes plus tard, stopper le bus. Entre les palabres incompréhensibles, l'entraide mutuelle, les salutations et les petites plaisanteries d'usage, il fallut bien une demi-heure

pour charger tout ce beau monde. Pablo, dernier à rentrer, suscita la curiosité de quelques collégiennes en jupette réglementaire. Il s'installa où il put, tentant de se faire le plus discret possible.

Le vieux moteur gémit au moment du départ. Le chauffeur fit un petit tour de ville pour voir s'il n'avait oublié personne. Le bus s'engagea ensuite sur une piste en terre à travers des plaines arides, entrecoupées de petites collines désertiques. Les feuilles vertes des quelques arbres résistants contrastaient avec les tons savanes des plaines. Ce calvaire dura encore une heure, Pablo n'était plus capable de penser. Ils étaient passés dans plusieurs villages, avaient tourné en rond, poursuivis sans arrêt par cette chaleur lourde et pénétrante. Quand enfin un panneau rouillé sur le bord de la route indiquait « Tamarindo ». La fin du voyage approchait, des panneaux de plus en plus nombreux annonçaient le retour à une civilisation de consommation. Vantant les avantages d'hôtels à étoiles, de restaurants italiens ou français, cela sentait l'industrie touristique à plein nez. Il constata, d'ailleurs, que le bus, plein au départ, s'était vidé de manière significative depuis le départ de Santa Cruz. Il imaginait sans peine que les hommes de la terre n'avaient aucun intérêt à venir jusqu'à cet Eldorado pour un homme moderne, qui n'avait jamais été intéressé par le passé que quelques pêcheurs intrépides. Dès l'entrée du village, Pablo fit stopper le bus et descendit. Il était exténué, trempé jusqu'au caleçon. Il marcha quelques centaines de mètres. Sur le bord de la route, côté colline, se trouvait un petit restaurant à la décoration simple. Sous un toit de tôle, une bonne dizaine de tables blanches étaient disposées, protégées par deux petites haies d'arbustes, de chaque côté. Commandant un batido de banano et un verre d'eau, il questionna le serveur peu généreux en sourires.

- Sais-tu où je peux trouver une bonne chambre pas trop chère ?
- Ecoute ! ici, nous en avons trois. Il y en a une de libre ! Et c'est pas mal du tout d'après nos clients.
- Eh ! A combien tu me la fais ? Il n'avait aucune envie de chercher plus loin.
- Normalement, c'est pour deux et c'est vingt-trois dollars. Mais ça dépend. Combien de temps tu restes ?

- Deux semaines. En plus, je vois qu'en face ils louent des surfs.
- Ecoute, à dix huit. C'est le meilleur prix que je peux faire.
- Bien, je termine mon frappé banane et je viens voir la chambre. OK !
- Pura vida ! répondit le serveur. Il retourna derrière le petit comptoir rouge vif et s'installa derrière sa caisse enregistreuse.

Pablo respirait déjà les effluves du Pacifique. Entre les arbustes de l'autre côté de la route, asphaltée à cet endroit, il pouvait même l'apercevoir. D'un bleu royal à perte de vue, les rouleaux d'écume mouraient sur la plage. Il piaffait à l'idée de faire sa connaissance. Son sac à dos, posé sur une chaise, lui rappela qu'il lui fallait d'abord s'installer.

Il prit son sac sur l'épaule et demanda au serveur, retrouvant peu à peu le plaisir de sourire, la clé de la chambre pour aller l'inspecter. Passant le long de la haie, à droite des cuisines dans lesquelles des employées coiffées de chiffons blancs, s'affairaient à découper des filets, dans un poisson fraîchement pêché. Il déboucha sur une petite cour donnant sur trois chambres récentes. Au milieu de celle-ci se trouvait une douche extérieure. Il pénétra dans la chambre numéro deux. Elle était bien arrangée, les murs étaient de couleur sienne. Elle comportait deux lits, un grand matrimonial et un plus petit. Dans un coin se trouvait un coffre métallique de couleur grise pour les valeurs. Il y avait également une salle de bain de petite taille mais équipée avec goût. Pablo fit rapidement l'état des lieux. Il était convaincu, c'était le lieu où il allait dormir pendant son aventure de surfeur. Il retourna vers le serveur aux origines locales. Celui-ci, transpirant du visage, lui fit remplir le registre et chargea la carte de crédit d'un montant de quatre-vingt dix dollars. Il ne voulait pas payer la totalité, des changements pouvaient toujours intervenir. En fait de changement, il n'en voyait qu'un seul ; l'arrivée de Leticia. Il retourna sans attendre dans la chambre, mit ses valeurs en lieu sûr, sortit son short de surfeur noir et argent et l'enfila avec précipitation. Il ne pensa même pas à la protection solaire. Envahit par une énergie décuplée, exalté par tant d'envies accumulées durant tant d'années, il trottina jusqu'à la plage. Sa foulée était tellement rapide que certains passants se demandèrent s'il n'était pas poursuivi par un dangereux individu.

Pablo ne sentit pas les brûlures du sable sous la plante de ses pieds. En face de lui, les eaux azures tant désirées lui faisaient face. Dans un va-et-vient incessant de vagues de toutes tailles, l'océan semblait l'appeler. Sans perdre un instant, il se jeta dans les eaux tempérées et presque déjà familières du Pacifique. Avançant dans le liquide salé, il prenait régulièrement quelques baffes amicales des remous parfois surpuissants de certaines vagues. Mais le plaisir enfantin qu'il éprouvait était tellement régénérateur, qu'il en redemandait.

Pendant deux bonnes heures, il tenta d'appriivoiser les sursauts de son nouveau compagnon. Épuisé par cette longue session de pur plaisir et par le trajet abrutissant, il se décida à sortir de l'eau. L'astre du jour, prenait des teintes orangées, il se trouvait déjà à proximité de l'horizon. Pablo, regardant les surfeurs jouer avec les vagues, le ciel et le soleil, se sentait tellement en harmonie, que quelques larmes coulèrent sur son visage. Il avait enfin concrétisé une envie profonde, il ne doutait pas que ce n'était que les premiers instants de moments tous aussi exaltés et profonds.

Sur le chemin du retour, après avoir profité au maximum du couché de soleil, il s'arrêta devant le loueur de surf pour conclure la transaction. Il voulait plus que tout dormir avec sa nouvelle amie cette nuit.

Les choses ne traînèrent pas, prenant le taureau par les cornes, il fut pratiquement le seul à parler. Le vendeur n'eut qu'à négocier le prix, quinze dollars par jour pour deux semaines, le « deal » semblait satisfaire les deux parties. Pablo avait pu choisir parmi six modèles. Il flasha pour un « malibu » assez large et long pour supporter son poids et son inexpérience. Simplement décoré d'une bande jaune au milieu, légèrement endommagé dessous (mais de ce côté-là, ils l'étaient tous) il l'aimait déjà, il y avait un feeling particulier.

Rentrant dans sa chambre avec l'encombrant objet de ses désirs, il prit une douche froide et se laissa entraîner dans quelque somptueux moment de relaxation.

Au bord de l'abysse nocturne, il reprit ses esprits un moment plus tard. Son estomac commençait à se manifester violemment.

A proximité de la haie, Il s'était installé à une petite table. Le restaurant était joliment rempli par plusieurs gringas aux corps sculpturaux accompagnées, bien évidemment, par un troupeau de surfeurs pseudo-californien, élevés, comme il se devait, aux bœufs hormonaux dès le plus jeune âge. Evidemment, Pablo fut tenter de faire quelques comparaisons, il se scruta sous toutes les coutures. Il ne faisait physiquement pas le poids. Ces concurrents directs mesuraient tous dix bons centimètres de plus. La différence entre ses tours de bras, de cou, de torse et de cuisses devait osciller dans les mêmes proportions. En cet instant, une phrase vint instantanément à son esprit, « Il faut vraiment être couillon pour bouffer de la vache folle au lieu du bœuf aux hormones ». Cela eut, pour effet de le faire rire. D'un seul coup, tout le monde se retourna dans sa direction.

Cela le calma immédiatement. Il alluma une cigarette et commanda un "casado" avec un filet de poisson. En vérité, il ne savait pas grand chose sur le casado, mais il avait décidé, depuis son rire impétueux de jouer dans la discrétion. Au moment du service, il comprit que le casado était un menu complet à lui tout seul. Dans l'assiette, un filet de belle taille, des platanos frits, du riz, des pommes de terre à la française, des fèves de haricot en sauce et un peu de salade de choux. De quoi caler son homme, même après une journée de surf. Pablo termina avec peine son plat et décida d'aller se coucher. La découverte nocturne de Tamarindo était reportée d'une journée.

Le minibus arrivait devant l'entrée de l'hôtel, de couleur blanc, il paraissait confortable. A l'intérieur se trouvait déjà trois personnes, un homme aux cheveux grisonnant portant une veste d'un vert douteux et un couple de jeunes gens fluorescents et bariolés. Le chauffeur guide descendit de son véhicule pour souhaiter la bienvenue à Leticia. Ensuite, il fit une rapide présentation d'usage après s'être renseigné sur sa nouvelle cliente.

- Bonjour à tous, je m'appelle Juan Hernandez, mais vous pouvez m'appeler Juan. Nous allons passer la journée ensemble, j'espère qu'elle sera mémorable. Nous allons faire la visite du volcan Poàs, situé à cinquante-trois kilomètres d'ici. A une altitude de mille huit cents mètres.
- Je vais parler en anglais et ensuite en espagnol. Je vais faire les présentations de notre petit groupe. Nous avons Martin et Géraldine qui viennent de Suisse et parlent français. Nous avons Monsieur Hagel qui vient de Francfort, en Allemagne, et nous avons la charmante Leticia qui vient de Madrid. Alors sans plus attendre en route !

Alors que les trois touristes remontaient dans le van, Juan, sans perdre son temps avait déjà proposé le siège du passager à Leticia. Elle avait refusé avec un sourire, elle préférait rester un moment, seule, dans l'anonymat. Juan, déçu par le refus, ne perdit pas le sourire, il avait encore bien plus d'un tour dans son sac. Ce n'était pas la première touriste qui refusait ses avances matinales, en général, c'était plus par principe que pour autre chose. Cela faisait déjà cinq ans qu'il faisait ce métier, il avait appris à connaître la mentalité des occidentales en mal de sensations fortes. Des mois d'abstinence effrontée, pour venir ce taper un beau métisse comme lui. C'est du moins, ce qu'il avait retenu d'une de ses clientes, devenue une fidèle du Costa Rica. Il n'y avait aucune raison pour que cela ne fonctionne pas cette fois encore.

Alors que le minibus s'engageait sur l'autopista d'Alajuela, Juan débitait avec entrain ses phrases toute faites et ses plaisanteries en anglais. Les « nordiques » participaient un peu, mais sans aucune envie. Leticia n'écoutait tout simplement pas. Elle regardait le paysage environnant, ne pensant qu'à une seule chose, sa rencontre avec Pablo ; Le reste n'avait pas la moindre importance, elle aurait très bien pu être au Népal, aux îles

Maldives ou encore en plein milieu du Sahara, elle s'en foutait royalement. Les interpellations du guide, elle n'y répondait même plus, pas plus qu'elle n'entendait le couple suisse poser des questions banales.

Près de l'aéroport, Juan bifurqua en direction d'Alajucla qu'il contourna pour lancer le van à l'assaut des pentes du Poàs, au milieu des plantations de café. Après une bonne trentaine de minutes d'ascension, ils stoppèrent devant un restaurant avec vue panoramique sur la vallée Centrale et les plantations de café en aval. Un petit déjeuner composé de thé, café, œufs brouillés au jambon et toasts était servi. Juan essayait de mettre un peu d'ambiance, mais visiblement, cela ne prenait pas. Leticia fit semblant de ne pas savoir l'anglais, cela ne l'obligeant pas à participer. Observant dans le détail les personnes présentes, elle se demandait ce qu'elle faisait là. Le plus sympathique, de son point de vue, c'était le vieil allemand avec ses cheveux ébouriffés, il ressemblait à un personnage de bande dessinée. Le couple de Suisses ne la dérangeait pas, à vrai dire. Il était discret et calme, seuls leurs vêtements l'intriguaient. Comment pouvait-on porter des couleurs aussi vives que du jaune, de l'orange, du violet et du rose en même temps. Certes, il s'agissait de vêtements de sport pour la montagne, mais pour elle, il y avait des limites. Pour rien au monde, il n'aurait eu envie de porter de tels vêtements. Quant à Juan, il commençait déjà à l'exaspérer et pourtant, d'habitude, elle était indulgente, mais déjà, malgré lui, il devenait pesant. Cette pause avait une sensation désagréable en elle. La vue depuis la terrasse était extraordinaire, cette vallée verte envahie par une fine brume, la collation, les explications du guide, la simple sympathie des autres touristes, tout était réuni pour une belle journée, pourtant, un grand vide était présent à chaque instant. Pablo lui manquait. Elle ne supportait pas cette idée, elle venait ici pour changer quelque chose en elle et elle se retrouvait là, bloquée devant une idée fixe et irréaliste auparavant. Toutes ses pensées, quelles que soient les directions prévues, se terminaient toujours en présence du visage paisible de son homme providentiel.

Juan pressa un peu monsieur Hagel qui n'avait pas terminé son déjeuner, il organisa une petite séance photo sur la terrasse et donna le signal du départ. Le petit bus monta encore quelques kilomètres de lacets à l'intérieur

d'une forêt à la végétation abondante, puis accéda aux portes du Parc National du Volcan Poàs. Le guide régla les entrées avant de garer son véhicule sur une place prévue pour les tours organisés. Le petit groupe se dirigea ensuite sur un chemin goudronné long de cinq cent mètres pour, enfin, arriver au bord du cratère. Juan donnait ses explications alors que des centaines de touristes, munis de leur appareil photographique, mitraillaient de flash le cratère, le brouillard, les amis et autres fiancées. Postés près de la barrière de sécurité, le groupe écoutait patiemment Juan alors qu'un signe de déception pouvait se lire sur leur visage. Un brouillard fluide se mélangeait aux vapeurs du volcan pour en obstruer la vue. Juan tenta une vaine explication et promit, avec une assurance certaine, quelque éclaircie. Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase que déjà, le soleil pointait entre les bandes de brume. Dans l'instant, Leticia aperçut au fond du cratère les vapeurs et un petit lac au milieu. Elle eut encore le temps de voir les différentes couleurs de roches, puis, sans s'occuper des personnes présentes, le brouillard redevint maître des lieux. Le guide était tout sourire, il aimait ce rôle de prédicateur, en général, cela lui apportait les faveurs des occidentaux en voyage venus exclusivement pour profiter du volcan. Il s'approcha de Leticia...

**Pour avoir la suite du manuscrit selon le principe du « troc en vin »
Contactez-moi à... info@trespalmas.org**